

Quand le mot se fait chair

Pierre Ouellet, *À force de voir. Histoire de regards*, Les Éditions du Noroît, 238 pages, 2005

Fabienne Claire Caland

Volume 51, numéro 207, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2034ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caland, F. C. (2007). Compte rendu de [Quand le mot se fait chair / Pierre Ouellet, *À force de voir. Histoire de regards*, Les Éditions du Noroît, 238 pages, 2005]. *Vie des arts*, 51(207), 85–85.

QUAND LE MOT SE FAIT CHAIR

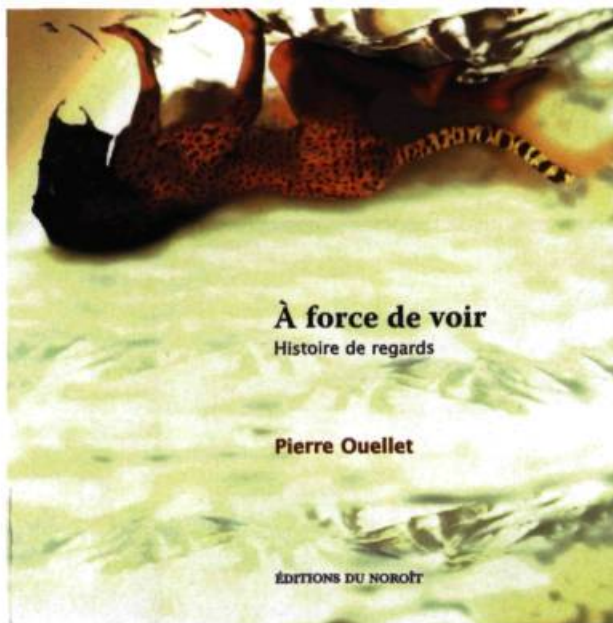
À FORCE DE VOIR.
HISTOIRE DE REGARDS

Pierre Ouellet
Prix du Gouverneur général, 2006
65 illustrations
238 pages, 2005
Les Éditions du Noroît

« ON FAIT LE PREMIER PAS,
ON JETTE UN PREMIER ŒIL...
MAIS C'EST ELLE QUI NOUS SAUTE
AUX YEUX, ELLE QUI SE JETTE DANS
NOS BRAS : CEUX QUI S'OUVRENT
DANS LE REGARD QUAND
IL S'ÉVEILLE D'UN COUP...
ET VEUT TOUT EMBRASSER »,
ÉCRIT PIERRE OUELLET, THÉORICIEN
DE LA LITTÉRATURE, PHILOSOPHE
ET ÉCRIVAIN, À PROPOS DE
L'ŒUVRE D'ART DANS *À FORCE
DE VOIR. HISTOIRE DE REGARDS.*

Il s'agit d'un essai compris de textes parfois parus dans des publications diverses (*Vie des Arts, Spirale*) au fil des quinze dernières années. L'auteur, Pierre Ouellet, ne veut pas donner à voir des productions d'artistes contemporains (peinture, sculpture, installations, danse...) par des mots mais parler de rencontres avec des œuvres, « personnes dont l'âme est le corps ». Nous, lecteurs, devenons alors les réceptacles de ces échanges sensoriels avec l'œuvre d'art : la chair des mots est à même de saisir une autre chair, celle des œuvres d'art.

Au-delà du déjà donné de la représentation, ce sont des mondes qui se rencontrent et s'enrichissent mutuellement. Chaque rencontre avec une œuvre ou une communauté d'artistes est singulière, sinon unique. Les rencontres se succèdent au fil



des quatorze chapitres, toutes surmontées d'un titre. « Manière noire » est consacré aux peintures de Marc Séguin, « L'œil désarmé » à celles de Michel Bricault, « Les corps terrestres » aux sculptures de Roland Poulin et « Incarnation » aux photographies de Ronald Grieco tandis que « L'effet monstre » se veut réflexion thématique dans laquelle s'insèrent les créations de Renais Donais, Christine Palmiéri et Mark Prent. Lorsque le dire est foisonnant, il lui faut deux chapitres consécutifs. « L'allant » et « Les réfugiés de la mémoire » honorent le regretté danseur et chorégraphe Jean-Pierre Perrault.

Ce qui est sous nos yeux est en nous, pourrait dire Didi-Huberman avec Pierre Ouellet. Car *À force de voir* scrute l'âme dont les œuvres parlent, qu'elles interrogent, à laquelle elles se nourrissent : notre âme « fauve » transparaît dans les photobiographies de Dalia Chauveau (« Portraits de vie »), et le danseur « danse l'être vivant qui le danse », la chorégraphie devenant « cosmogonie », chez Jean-Pierre Perrault. La réflexion ontologique guidant le lecteur au fil des chapitres permet d'opérer un double mouvement d'introverser et d'extraverser : elle nous recentre sur l'être humain, en même temps qu'elle considère le large horizon qui l'entoure,

une myriade de correspondances baudelairiennes, par convocation de tous nos sens. Il ne s'agit pourtant pas d'un énigme commentaire esthétique sur l'actualité de l'art, dans une ouverture si grande que tout s'équivaudrait, mais d'une réflexion affûtée, en éveil, comme la sentinelle d'*Hamlet* cherchant à prévenir du mal, du pourrissement et de la mort.

Face à l'œuvre d'art, l'esthésie (sensations, perceptions, affection) est jaugée à l'aune de l'éthique. Là où l'on attendrait une défense *manu militari* des images, c'est le contraire qui se donne à lire, avec toute la finesse du théoricien : « La peinture défend le regard contre les images », ainsi elle nous protège, nous met en état d'alerte, sinon d'urgence. Des origines lointaines qui charbonnent les toiles de Marc Séguin, jusqu'à recouvrir partiellement ses modèles, aux futurs potentialisés qu'annoncent les œuvres d'Orlan, l'être humain expose (ou camoufle, c'est selon) ses peurs et ses attentes. Il met en scène sa « terre de mémoire », ses « petits morceaux de passé », afin de mettre en communauté les vivants et les morts, comme il est rappelé dans le chapitre « Le commun des mortels ». Au regard de François Morelli. Aussi les images sont-elles avant tout des fantômes, des

revenants, des spectres cachés que l'auteur exhume, qu'il débusque dans les zones d'ombre de la mémoire, notamment celles d'un inconscient esthétique et, en filigrane du texte, semble-t-il, d'un inconscient métaphysique. Pour lui, les œuvres se déclinent au « passé recomposé ».

Passionné par le langage, Pierre Ouellet écrit tour à tour des essais, des récits, des textes poétiques. Son ton unit la précision du verbe propre au théoricien à la chair des mots propre à l'écrivain. Tel est le cas de *Niellure. Au regard de Gérard Titus-Carmel*, où il s'inspire de la poésie de Titus-Carmel, qu'il cite en une communion esthétique avec l'artiste, et de « son imagerie ondulatoire et corpusculaire ». La chair, thème obsédant du recueil, est alors celle du regard posé, avec justesse, sympathie, douleur parfois, sur des œuvres bouleversantes. Le résultat est d'une rare harmonie : *À force de voir* est plus qu'un essai général sur l'art et quelques artistes contemporains en particulier, c'est une œuvre en soi. C'est un acte de mémoire, en définitive ; l'auteur traque ces mondes pesants ou volatils, figuratifs ou non, en miettes ou en blocs, sombres ou éclairés, qui s'offrent en même temps qu'ils se dérobent. D'après lui, le monde est dilué, délayé, soumis au déluge avant que d'être exposé sous nos yeux comme dans *Physica sacra* et *Les dieux sont ici nulle part* de Christine Palmiéri. Parce que les hommes s'engluent, ils se révèlent à nous dans leur sédimentation même, ainsi dans l'œuvre de Marc Séguin. L'Univers pose « en pied » chez Chan Ky-Yut mais il est à jamais blessé, et les tableaux et dessins ne peuvent qu'être, pour celui qui les scrute, « in-finis ». Ici et là, des couches, des traces, des cendres recouvrent, déforment, éclipsent l'essence de l'homme ; à bien y réfléchir, l'auteur est un fossoyeur, un archéologue, un explorateur. Un écrivain, celui qui grave sur le papier non comme une sentence mais comme une espérance hamletienne : « La mémoire est notre seul avenir ».

Fabienne Claire Caland